

SERGE BRUSSOLO

L'AGENCE 13

**MICKIE KATZ,
Premiers Combats**

« Si tu dois enlever quelqu'un et le retenir prisonnier, m'expliquait souvent mon père, tu dois gérer la chose en bonne ménagère. Ne te contente pas de l'abandonner ficelé au fond d'un cagibi, tu t'exposerais à certains désagréments. Mieux vaut l'installer dans une baignoire, après lui avoir ôté son pantalon et ses sous-vêtements. De cette manière, il pourra se soulager sans problème au fil des heures en t'épargnant la corvée du nettoyage. Le jet de la douchette te permettra de faire disparaître ses déjections en un clin d'oeil et sans trop de manipulations. Ce sont là de petits détails qui prennent leur importance lorsqu'un kidnapping se prolonge suite à des négociations difficiles. »

Il énonçait cela du ton qu'il aurait employé pour m'instruire de la recette de la tarte aux pommes. J'étais une gamine de onze ou douze ans, et Papa m'enseignait comment survivre en H.H.T (territoire hautement hostile). Je croyais naïvement qu'il en allait de même pour toutes les filles de mon âge.

La cabane en bois qui jouxtait notre maison me tenait lieu de salle de classe. Elle sentait la sciure et le dissolvant qu'on utilise pour débarrasser les armes à feu des traces de poudre brûlée génératrices d'oxydation. J'aimais ces odeurs familières. Elles me rassuraient au même titre que celle des cahiers neufs.

« Fatalement, ajoutait Daddy, un jour ou l'autre tu seras poursuivie par des chiens. Des dogues de la *K9 Unit* ou d'une quelconque milice, peu importe, ils fonctionnent tous sur le même modèle. Dès que tu seras en cavale, prends l'habitude de porter des

bottes hautes. Si les flics lancent leurs fauves sur tes traces, garnis la tige de tes bottes avec des magazines, des catalogues. Entoures-ent tes mollets, c'est le premier endroit où les chiens planteront leurs crocs. La couche de papier empêchera leurs dents de percer ta chair. Attends-toi néanmoins à souffrir car cette protection ne diminuera pas la pression exercée par leurs mâchoires, qui peut aller jusqu'à 500 kg/cm² chez un pitt-bull. Pour te donner un ordre de grandeur, la morsure du requin est de 600 kg au cm²... Ce sera comme si on t'infligeait le supplice des brodequins, tes muscles seront compressés dans un étau, et il se peut que ta peau éclate.

– Est-ce que je pourrai les repousser, ces chiens ? demandais-je alors rituellement.

– Oui, mais si tu ne disposes de tes seuls poings, ne perds pas ton temps à frapper le corps de l'animal, ce serait inutile, ses muscles sont aussi solides que des câbles d'acier, il ne sentirait pas les coups. L'unique point faible c'est le museau, plus exactement la truffe. Le nez du chien est d'une sensibilité extrême. Si tu cogne de toutes tes force à cet endroit, il éprouvera une douleur fulgurante qui lui fera lâcher prise.

– D'accord, approuvais-je. Je m'en souviendrai.

– Mais le mieux, reprenait aussitôt mon père, c'est de ne pas se laisser rattraper.

– Comment ?

– En s'arrangeant pour que la meute perde ta trace. N'oublie jamais que leur point fort – un odorat surdéveloppé – est aussi leur point faible. Les odeurs violentes anesthésient leurs récepteurs olfactifs. On peut utiliser du poivre, des épices. Des excréments de grands prédateurs...

– Quels genre de prédateurs ?

– Les loups... ou encore la merde de lion réduite en poudre. C'était une technique déjà utilisée dans l'Antiquité par les esclaves en fuite.

– Ah ? Et on la trouve dans quel rayon au supermarché ?

– Ne fais pas ta maligne. On peut en acheter dans les cirques, auprès des soigneurs. Où dans les zoos. Il existe des filières pour ce

genre de produit. J'en conserve un plein sac dans ce meuble. Ta mère crois qu'il s'agit d'engrais pour ses rosiers.

Je ne me lassais pas de ces radotages que nous reprenions sans fin, dans un but pédagogique. Questions et réponses ne variaient jamais. Dans la pénombre de l'abri de jardin, nous devenions deux comédiens jouant et rejouant la même pièce pour un public invisible.

– Il est également possible d'utiliser de l'urine de chienne en chaleur, lançait doctement Dad', si tu en répands dans ton sillage, les dogues perdront la boule, littéralement. C'est une odeur qui les rend dingue. Il oublieront instantanément ton existence.

– Ah ? Je suppose que tu en as également en réserve ?

– Bien sûr. Il est capital d'avoir toujours à portée de main un kit de cavale. Une trousse qui contient un échantillon de tous ces ingrédients. Encore une fois, je n'ai rien inventé, ce n'est qu'un dérivé des techniques employées par les chasseurs. Dans les officines spécialisées on vend des bidons d'urine de biches prélevée à la période de l'*oestrus*.

Bon, je sais, vous allez me dire que c'était là un bizarre enseignement à délivrer à une petite fille. Sans doute, mais on ne pourra nier qu'il était en prise directe sur le réel, non ?

Pas *vôtre* réel, objecterez-vous. Oui, peut-être aujourd'hui, mais demain, hein ? Avez-vous pensé à demain, quand les chiens d'on ne sait quelle milice vous galoperont aux basques ?

Ces cours étaient généralement suivis de travaux pratiques. Là, je me révélais moins douée, à la grande déception de mon paternel. Je conserve un mauvais souvenir du jour où, menottée à un radiateur, j'ai dû crocheter les bracelets d'acier avec une épingle de nourrice. Je sais, ça fonctionne super bien au cinéma, où l'on vous prouve que le héros peut se défaire de n'importe quelles menottes avec un cure-dents, ouvrir n'importe quelle porte avec une simple carte bancaire... Moi, je suis en mesure de vous affirmer que c'est beaucoup moins facile dans la réalité. Voire carrément impossible.

Et c'est pourquoi j'ai passé une nuit entière dans la cave de notre maison, le poignet en sang, forcée de faire pipi sous moi, à attendre que mon père vienne me délivrer le lendemain, à l'aube.

Quand j'échouais, il ne me grondait jamais. Mais la déception que je lisais dans ses yeux me mortifiait bien plus que les coups ou les injures.

Je voulais tellement être à la hauteur.

Je garde, au mollet droit, une cicatrice blanche d'un dizaine de centimètres, conséquence d'une autre séance de travaux pratiques ratée.

Cette fois, il s'agissait de me débarrasser d'une paire de chiens lancés à mes trousses. Des Rhodesians ridgebacks, ces bestioles que les chasseurs utilisent en Afrique pour traquer les lions. Rien à voir avec les caniches nains. Un éleveur du voisinage avait accepté d'en louer deux à Dad', le temps d'un week end, pour une prétendue partie de chasse.

Le scénario était le suivant : je disposerai d'une avance de vingt minutes en pleine forêt avant que mon père ne lâche les monstres sur mes brisées. A priori je ne courais aucun danger. L'éleveur lui avait assuré que les chiens avaient été dressés à rompre tout contact au seul énoncé d'un mot code « Savannah ». Comme les adeptes des pratiques sado-maso.

Quand je pense à cet épisode de pure terreur, je suis submergée par l'odeur d'humus de la forêt, les feuilles pourrissantes de l'automne... et celle des chiens, cette puanteur de poil mouillé, cette haleine de charogne. J'avais peur mais m'efforçais de n'en rien laisser paraître. Je voulais me montrer à la hauteur des espérances de mon père. Je savais qu'il ambitionnait de me transformer en « enfant-soldat », à l'exemple de ce qui se passait en Afrique ou en Amérique Latine. Une fillette qui, en guise de poupée, berce son AK.47.

J'avais déjà assimilé beaucoup de choses sur les armes, les munitions, j'étais capable de calculer de tête le *stopping-power* de

n'importe quel projectile. Bref, je me tenais à l'orée de cette forêt, dans un petit jour grisâtre et humide tandis que les deux chiens, prisonniers de la cage chargée à l'arrière du pick-up donnaient des signes d'impatience, comme s'ils avaient compris d'emblée que j'allais jouer le rôle du lièvre.

Le but de cet exercice était de m'apprendre à contrôler ma peur, à conserver mon sang-froid en toute circonstance. Les catalogues de vente par correspondance scotchés autour mes mollets me gênaient affreusement. Je devais répandre une odeur aigre de future proie qui faisait se purlécher les dogues. J'avais bouclé autour de mes hanches le fameux *kit de cavale* mis au point par Daddy: la pisse de chienne, le poivre, le caca de lion lyophilisé, bref tout l'arsenal de la parfaite fuyarde. Dad' me l'avait répété, je n'avais rien à craindre, si je répandais ces essences miraculeuses dans mon sillage, les cabots deviendraient barjots et se mettraient à courir après leur queue, tels des chiots, sans plus s'occuper de moi.

– Vas-y ! a-t-il ordonné en déclenchant son chronomètre.

Je me suis élancé si vite que j'ai failli dérapé sur les feuilles mortes et m'étaler de tout mon long. Je me suis engagé sous les arbres, filant entre les troncs, la vue brouillée, m'hyper-ventilant au point de frôler la syncope.

Quand j'ai estimé avoir pris assez d'avance, je me suis arrêtée pour commencer à répandre les produits censés déboussole les cabots. C'est là que le drame s'est produit. Mes mains tremblaient tellement que la fiole d'urine m'a échappé et s'est répandue sur mes vêtements, me transformant en cible idéale. Alors, je l'avoue, j'ai perdu la tête. Au comble de la terreur je me ruée au hasard, zigzaguant entre les buissons. J'avais tout oublié des principes inculqués par mon père. Je ne pensais plus qu'à cette pisse infâme dont j'étais imbibée. Bien sûr, j'aurais dû m'arrêter, enlever mes vêtements et continuer toute nue, mais je n'avais plus assez de recul pour élaborer une telle stratégie.

Les deux Rhodesians ridgebacks n'ont pas mis longtemps à me rattraper. Le mâle m'a attrapé le mollet droit, ses crocs ont transpercé le cuir de la botte, s'enfonçant dans les catalogues sans

toutefois atteindre la peau. J'ai hurlé et perdu l'équilibre. J'avais l'impression que ma jambe allait exploser sous la pression... et c'est ce qu'elle a fait.

J'ai crié « Savannah ! » à m'en péter les cordes vocales, mais le mâle, rendu fou par l'odeur de femelle en chaleur qu'exhalaient mes vêtements était devenu sourd. J'ai réuni mes deux mains et je l'ai frappé sur la truffe alors que sa gueule béante se rapprochait de mon visage, m'inondant de bave. C'est probablement ce qui m'a sauvée car il a fait un bond en arrière en couinant. Ce n'était qu'un répit, car son compagnon se pressait déjà pour prendre sa place.

Je n'ai pas entendu les détonations. J'ai seulement compris que mon père venait de tirer lorsque le monstre s'est écroulé sur moi, m'étouffant à demi.

Je me suis dégagée juste à temps pour apercevoir le Walther PPK que Dad' escamotait dans la poche de sa veste de chasse. Une arme suisse, petite et d'une irréprochable précision sous sa fausse allure de pistolet pour dames seules.

Encore une fois, Dad' ne m'a fait aucun reproche. Il était triste, voilà tout, et j'ai pensé qu'en cet instant il regrettait probablement de n'avoir pas engendré un fils. Un fils coriace qui aurait décapité les deux cabots à la seule force des mains avant de leur sucer la cervelle par les trous de nez, et de se curer les dents avec leurs os.

Le reste de la matinée à été occupé à creuser une tombe pour les chiens.

– Ça va faire des histoires, a grommelé Papa en guise d'oraison funèbre. Je vais être forcé de rembourser ces clebs au prix fort. L'éleveur en profitera pour m'arnaquer, c'est sûr.

– Je suis désolée, ai-je balbutié en m'appliquant à ne pas pleurnicher. Le flacon m'a échappé...

Dad' a haussé les épaules.

– Il y a toujours un imprévu, a-t-il soupiré. C'est pour ça qu'il faut prévoir un plan B. Ou C...

– Qu'est-ce que tu diras au type ?

– J'inventerai qu'ils se sont fait éventrer par un sanglier. C'est plausible.

Voilà comment la séance de travaux pratiques de cette première journée d'automne s'est achevée. D'autres allaient suivre, notamment celle où Daddy m'a cassé le nez au cours d'une simulation d'interrogatoire. Je ne lui en ai pas tenu rigueur, c'était la règle du jeu, et je l'avais acceptée. Cela commençait toujours de la même manière : nous nous isolions dans la cabane à outils du jardin, là, il m'ordonnait d'ôter tous mes vêtements à l'exception de ma petite culotte et de m'asseoir sur une chaise bancale, puis il me giflait ; ensuite venaient les coups de poing ou de ceinture. Le but de ces séances était de m'endurcir, de me préparer à tenir tête aux policiers qui s'évertueraient à me tirer les vers du nez.

— Un jour, répétait-il, les flics viendront te chercher. C'est inévitable, ils essayeront de te faire dire des choses à mon sujet. Où je suis parti, quelles sont mes habitudes, mes fréquentations... et ainsi de suite. Il faudra leur résister. Ce seront probablement des gars de la CIA, et ils ne reculeront devant rien. Si tu veux t'en sortir, il faudra jouer les gourdes, tu comprends ? Ne jamais t'affoler. La douleur, quand on y est pas préparé, peut vous amener très vite à céder . C'est pour ça qu'il faut l'apprivoiser, gifle après gifle.

J'étais d'accord. J'éprouvais même une certaine fierté à tenir le plus longtemps possible avant de commencer à sangloter comme une idiote. Je voulais être digne de lui, devenir une initiée, une complice.

Après les coups venaient les seaux d'eau glacée. je répétais scrupuleusement les réponses qu'il m'avait fait apprendre par cœur : *Mon père ? Non, je ne le voyais presque jamais... Il ne me parlait pas... c'était un étranger. Il nous avait rendu, ma mère et moi, très malheureuses. Je le détestais...* et ainsi de suite.

Quand je m'écroulais enfin, grelottante, la morve me coulant des narines, il m'enveloppait dans une couverture et me serrait dans ses bras en me chuchotant : *Là, là... calme-toi... C'était super ma chérie, tu as été géniale ! Une vraie professionnelle...* et j'en concevais une énorme fierté. Alors, nous émergions de la cabane en nous tenant par la main et ma mère nous jetait des regards dégoûtés ; elle pensait que nous nous adonnions à des pratiques sexuelles

incestueuses dont elle ne voulait rien savoir. Sa stupidité petite bourgeoise contribuait à renforcer les liens qui m'unissaient à Papa.

Bref, c'est au cours de l'une de ces séances qu'un coup de poing m'a brisé le nez. Mon père a bien essayé de redresser lui-même le cartilage, mais l'arête nasale est restée déviée.

Je n'ai jamais imaginé d'avoir recours à la chirurgie esthétique pour corriger ce problème, en fait, ce nez cassé, c'était tout ce qui me restait de mon père après sa disparition.

Mais il est grand temps de me présenter.

Je suis grande et d'allure garçonnière. Maigre, diraient certains. Pas de hanches, des seins d'adolescente, et des jambes interminables. J'ai le ventre plat, musclé, et l'on peut sans peine me compter les côtes. Je mange beaucoup et n'importe quoi sans prendre un gramme. Mon métabolisme fonctionne à plein régime et consomme davantage qu'une chaudière de paquebot. J'ai des cheveux longs et raides, de couleur carotte, ce qui fait que je passe pas inaperçue. Certains hommes me jugent attirante, d'autres froide et désincarnée, dans le style top modèle anorexique. Je m'appelle Michelle Annabella Katz, et – vous l'avez sans doute deviné – je suis la fille d'un terroriste en fuite.

Je suis également décoratrice, et je travaille pour l'Agence 13. Mon boulot ? Embellir d'anciennes scènes de crime pour faire oublier à d'éventuels acheteurs ou locataires que des événements atroces se sont déroulés en ces lieux. Ce n'est pas toujours facile car les murs ont de la mémoire... et les fantômes sont souvent bavards.

Trop bavards.

Mais pour que vous compreniez mieux la chose, il serait préférable que je commence par le commencement.

Oui, mon père était un criminel en fuite ; c'est du moins ainsi que ma mère m'a présenté la chose. Les soirs où elle était en veine d'élan maternel elle m'expliquait, en chuchotant, que Daddy avait fait partie du *Weather Underground*, ce groupe extrémiste qui sévissait à la fin des années 60, engendré par le mouvement de contestation de la guerre du Viêt-Nam, et à l'origine d'attentats meurtriers.

Mon père était l'un de ces jeunes gens radicalisés, l'un de ces *weather men* qui, à une époque lointaine, avaient fait trembler le gouvernement des États-Unis en prônant la guerre civile à outrance. J'étais une gamine. Ces mots : *weather underground*, faisaient éclore dans mon imagination des images de tempêtes souterraines, d'ouragan dévastant les égouts d'une ville et pulvérisant ses immeubles.

Mon père — j'ignore quel nom il portait alors — avait fui les U.S.A. deux secondes avant que le F.B.I. ne lui mette la main au collet. A partir de là, il s'était fondu dans la nature sauvage, les déserts glacés, là où aucun agent fédéral n'aurait le cran de venir le chercher. Il fut aidé en cela par ses capacités physiques et un talent tout particulier : c'était un grimpeur hors pair, un alpiniste de première force. Pour survivre, il devint guide de haute montagne et s'en alla exercer son métier au bout du monde. Il se faisait payer fort cher pour traîner des hommes d'affaires japonais au sommet du Chimborazo, de l'Aconcagua, du Kibo, du Godwin Austen ou du Nanda Devi.

Ma mère, Anne Katz, le rencontra lors d'une excursion. Elle était française mais vivait en Suisse. Récemment sortie des Beaux-arts, elle écrivait des contes pour enfants qu'elle illustrait elle-même. C'était une remarquable dessinatrice, mais qui vivait hors du réel, dans un monde peuplé de nains, de fées, de licornes, et autres sucreries qui m'enchantèrent lorsque j'étais gosse. Elle avait peint sur les murs de son bureau une fresque représentant un paysage de châteaux médiévaux, et de vallons embrumés où des légions de gnomes s'affrontaient en un combat incertain. Assez curieusement, cet univers imaginaire semblait avoir pour elle plus de consistance que celui au sein duquel elle se mouvait. Je l'ai vu pleurer lorsqu'elle se voyait contrainte de faire mourir l'un de ses personnages, et cela alors même qu'elle accordait une attention distraite aux accidents dont j'étais victime (jambe cassée, péritonite, traumatisme crânien, j'en passe...). C'était assez étrange, pour une fillette d'une dizaine d'années, d'être en concurrence avec des individus n'existant que sur le papier. Souvent, je me glissais dans son atelier pour observer

mes ennemis dont les visages me narguaient au centre des feuilles punaisées sur la table à dessin. Je devais lutter contre l'envie de les barbouiller de peinture noire. Je n'ai jamais osé, bien sûr. Mon instinct me soufflait qu'un tel acte plongerait ma mère dans l'hystérie, voire la démence, et qu'elle n'hésiterait pas une seconde à me balancer au fond du puits.

Je n'avais pas confiance en elle. Elle était d'humeur trop changeante. Deux femmes l'habitaient, deux copropriétaires irréconciliables : la bonne fée, et Carabosse la sorcière. Au fil des heures, et sans qu'on sache pourquoi, elle devenait l'une ou l'autre, et le paradis se métamorphosait en cauchemar. C'était assez déstabilisant. Je crois qu'elle se laissait posséder par ses personnages, sans en avoir conscience. Bonne fée, elle répandait douceur et tendresse ; sorcière, elle virait méchante, injuste et intolérante. Il ne fallait jamais la déranger lorsqu'elle travaillait dans l'atelier. Penchée sur la planche à dessin, elle entraînait en transe. La maison aurait flambé qu'elle ne s'en serait nullement aperçue.

Peu à peu, j'ai appris à subsister en marge, sans me faire repérer, en passagère clandestine de ma propre demeure.

Nous vivions au pied des montagnes, à la lisière d'une station de sports d'hiver plutôt chic, dans un beau chalet de carte postale, jadis propriété d'une vedette du cinéma en noir et blanc emportée par une avalanche. Une star de la UFA, à ce qui se racontait, ayant activement participé à la propagande nazie.

Une matrone montait du village pour s'occuper du ménage et de la cuisine. Elle parlait le français avec un tel accent que je ne comprenais qu'un mot sur quatre, ce qui ne facilitait pas les rapports. De toute évidence, nous l'agacions ; les peintures de ma mère lui faisaient peur, elle les examinait en grimaçant. Quant à moi, je n'étais à ses yeux qu'une gosse de riches, une paresseuse pas même bonne à garder les vaches.

Mon père — je le connaissais alors sous le faux nom d'Harrison Crawford — était souvent absent, occupé à hisser une cordée de

cadres dynamiques texans à l'autre bout du monde. C'était un homme massif, tout en muscles. Une sorte d'ours adorable qui me racontait des histoires d'extermination indienne, d'esclavage et de guerre civile pour m'endormir. Sans doute espérait-il, par cette plongée dans un réel sans concession, contrebalancer l'atmosphère éthérée que les contes de ma mère installaient dans la maison ? Je me rappelle qu'il avait accroché au-dessus de mon lit le fac-similé d'une pancarte issue du sud esclavagiste : *A vendre, belle négresse avec ses deux marmots mâles, en parfait état physique. Peuvent être achetés séparément.*

Je garde de ses séjours un souvenir émerveillé — et sans doute embelli — de promenades dans la montagne, de pique-niques émaillés de fous rires. Probablement les choses n'étaient-elles pas aussi formidables que je m'obstine à le croire. Je pense aujourd'hui que de vives tensions opposaient mes parents. Dad soupçonnait Maman de le tromper pendant ses absences. Il avait raison. Lorsqu'il était en voyage, la maison se remplissait d'une foule de parasites venus courtiser ma mère. D'anciens compagnons des Beaux-arts, des artistes malchanceux ou trop imbus de leur talent pour accepter de se « prostituer » en produisant des œuvres « commerciales ». Ils débarquaient par voitures entières, en brandissant des bouteilles de champagne, vêtus de costumes extravagants, comme pour le bal des Quat'Zarts. Ces nuits-là, le chalet n'était plus que tapage, chansons obscènes et cacophonie musicale. On m'envoyait me coucher tôt, mais je redescendais en catimini, et tapie dans un placard, j'observais le manège des adultes par l'entrebâillement de la porte. Je voyais alors se poursuivre des hommes et des femmes nus, grimés de façon grotesque. Ma mère en faisait partie. Il m'arrive encore de la voir en rêve, avec pour seuls vêtements, ses yeux soulignés de khôl et les pointes de ses seins fardées au rouge à lèvres. Je m'éveille alors en sursaut et il est rare que je parvienne à me rendormir.

Elle menait une vie libre, sans complexes ; elle avait pris très tôt dans le milieu artistique l'habitude de la sexualité de groupe. Ces excès lui permettaient d'affirmer son indépendance.

Encore une fois, je le répète, il y avait deux femmes en elle. Celle qui vivait avec Dad, et l'autre...

Je n'en ai jamais rien dit à mon père. Je sentais qu'une telle révélation aurait déclenché un drame. Daddy avait tout du Teddy bear, c'est vrai, mais il ne faut pas oublier que ce célèbre nounours, fabriqué en l'honneur du président Roosevelt, a été cousu sur le modèle du grizzly, un ours particulièrement agressif, et qui a l'habitude de déchiqueter ses proies à coups de griffes.

J'ai vite compris que si je voulais survivre, il fallait m'abstraire du monde des adultes, c'est ainsi que j'ai émigré dans la maison en carton.

Il s'agissait du grenier. Un grenier imposant, dont on avait dissimulé la poutraison sous des panneaux de placoplâtre dans l'intention de le rendre plus habitable. Le projet, avait été abandonné sitôt qu'ébauché, par l'un de ces revirements dont ma mère était coutumière, et le local avait pris l'allure d'un décor théâtral inachevé où je me sentais bien, protégée des manigances et du tumulte des étages inférieurs. En-dessous régnait le chaos, la suspicion, la débauche, alors qu'ici tout n'était que paix, silence et sécurité.

Je n'allais pas à l'école. Tous les matins, un précepteur venait m'enseigner les rudiments d'une culture qui me laissait indifférente ; dès qu'il avait tourné les talons, je grimpais quatre à quatre les marches conduisant au grenier, et restais là jusqu'au soir, allongée sur le plancher poussiéreux, à regarder les rayons du soleil allumer des reflets d'argent dans les toiles d'araignée reliant les poutres. Personne ne s'est jamais inquiété de mon absence. Sans doute, même, en était-on soulagé !

Un jour, obéissant à une impulsion, j'ai dérobé dans un cagibi des pots de couleurs et des pinceaux. Sans trop savoir ce que je faisais, j'ai commencé à peindre des décors sur les panneaux vierges des cloisons. Très vite, j'ai barbouillé un paysage vénitien entraperçu dans un album évoquant l'œuvre du Canaletto : un

canal, des gondoles, des palais s'émiettant dans l'eau... et sur le quai, des travestis, le visage masqué par la traditionnelle *bauta*.

Tout cela, bien sûr, d'une grande naïveté, mais c'est ainsi que tout à commencé. Je sais que c'est ce jour-là, dans l'odeur de poussière chaude du grenier inachevé, dans le ventre de la maison en carton, que j'ai décidé de devenir décoratrice.

Au fil des saisons, j'ai dû peindre dix paysages successifs, les uns sur les autres, au gré de mes humeurs adolescentes. Tantôt c'était une Égypte d'image d'Épinal, pleine de momies vagabondes et de sphinx digérant au soleil, tantôt c'était un Pôle nord peuplé d'ours blanc en maraude et de beaux Inuits aux yeux bridés, nus sous leurs fourrures.

A l'adolescence, tout a changé. La réalité m'a percutée avec la puissance d'un train à grande vitesse. Daddy s'est dépouillé du masque de gentillesse qu'il arborait depuis toujours. Il est devenu quelqu'un d'autre, un inconnu. Un professeur de survie.

Du jour au lendemain je me suis retrouvée en face d'un sergent-instructeur des plus coriaces, et il n'a plus été question de rire ou de rêver.

Sa grande obsession était désormais le danger d'un attentat atomique. Avec force dessins, il m'expliquait comment il était possible de faire tenir une bombe au plutonium dans une valise de taille moyenne, et de la faire exploser au cœur d'une grande ville.

« Garde bien à l'esprit, rabâchait-il d'une voix sourde, que tu ne pourras espérer survivre qu'à condition de te trouver à plus de 30 kilomètres de l'explosion. Quand celle-ci se produira, ne regarde surtout pas la lumière. Dans les dix secondes qui suivront, la vague de chaleur cuira sur pied toutes les personnes qui n'auront pas trouvé à s'abriter. Ce sera comme si le souffle d'un lance-flammes géant balayait la contrée. Cet abri, tu devras l'avoir préparé à l'avance, avec les moyens du bord. En vérité, tu n'auras pas besoin d'avoir recours à des matériaux compliqués. Il te suffira de tasser de la terre dans des sacs, ou de remplir des bidons d'eau. Ensuite tu tapisseras les murs d'une cave avec ces récipients... L'eau compte parmi les meilleurs isolants naturels, une couche de 25 centimètres

suffit à arrêter les rayons gamma. La terre n'est pas mal non plus, 18 centimètres d'épaisseur suffisent. Si tu ne disposes d'aucun de ces matériaux lors de la déflagration, va te cacher dans une bibliothèque publique, trouve une pièce fermée et fabrique-toi une espèce d'igloo avec des livres. Les parois de cette cache devront être constituées de bouquins empilés sur quarante centimètres d'épaisseur... Et surtout, ne quitte pas ta tanière avant 200 heures, au moins. C'est plus prudent, quoique le danger de contamination diminue considérablement au bout d'une dizaine d'heures... »¹

Il était capable de monologuer ainsi deux heures durant, le regard fixe, la commissure des lèvres agitée de minuscules tremblements. Pour la première fois depuis que je le connaissais, j'ai pris du recul. Pour dire toute la vérité, je me suis enfin rendu compte qu'il était peut-être en train de perdre les pédales. J'ai... j'ai commencé à avoir peur de lui. C'était complètement nouveau pour moi, et je l'ai vécu comme une minable trahison. De ce jour, un fossé s'est creusé entre nous. Un fossé que ses nombreuses absences contribuaient à élargir davantage.

Et puis le temps a passé. Daddy a carrément disparu. Un jour, il n'est pas rentré d'une expédition à la frontière du Pakistan. On n'a jamais su ce qui lui était arrivé. Sa situation particulière (fausse identité, mandat du F.B.I.) ne permettait pas de déclencher une procédure de recherche approfondie. Il est possible également que ma mère ait vu à l'occasion inespérée d'un « divorce » à l'amiable. Elle craignait par ailleurs de tomber sous l'accusation de recel de malfaiteur et d'atteinte à la sûreté de l'état ; n'oublions pas que Dad' n'était pas un banal braqueur de banques mais un terroriste « aux mains tachées de sang » (style journal télévisé)

Je me suis résolue à grandir. J'ai quitté la Suisse pour m'installer à Paris et m'inscrire aux Arts Déco. Maman m'a vue partir avec soulagement. Ses livres étaient passé de mode, ils se vendaient de moins en moins bien. Elle avait dû restreindre son train de vie et le

¹Pour obtenir les plans d'un abri nucléaire efficace, le lecteur prudent pourra s'en procurer les plans en écrivant tout simplement à l'adresse suivante : Department of Defense. Office of Civil Defense. The Pantagon. Washington DC. 20310.

cercle de ses courtisans s'amenuisaient. Il est vrai qu'entre-temps certains étaient morts d'overdose ou d'ivrognerie. C'est un milieu où l'on ne prend guère soin de sa santé et l'on se persuade qu'il faut mal vivre pour bien créer. De la foutaise qui permet de tenir porte ouverte aux pires excès.

Nous nous rencontrions à l'occasion des fêtes de Noël. Elle s'était mise à boire. Elle avait abandonné les livres pour enfants et travaillait à un album de gravures érotiques. C'était, pour les gens du village, une vieille dame scandaleuse. Une toquée qui débauchait les jeunes gars et les faisait poser nus avant de se les envoyer sur une peau d'ours mitée, devant la cheminée. Elle survivait en vendant ses toiles à des amateurs, par le truchement d'une galerie « spécialisée », à Lausanne. La dernière fois que je l'ai vue, je suis montée au grenier, mue par une sorte de pressentiment, comme si j'avais deviné que je n'aurais plus jamais l'occasion de visiter la maison en carton. J'ai éprouvé un choc. Tous mes décors avaient été recouverts de peinture noire. Caviardés. Ainsi barbouillé, le grenier avait l'aspect d'une église satanique en attente de sabbat. Je suis redescendue sans rien dire. Je n'ai posé aucune question. Je ne voulais pas savoir. A midi ma mère était déjà ivre, cramponnée à son verre de vodka. « Ton père, a-t-elle ricané, il n'est pas mort. Il nous a largués, toi et moi... Enfin, surtout toi, parce que moi je me passais très bien de sa présence. C'était un mauvais coup. Il a été aperçu au nord de l'Inde, dans un petit village au nom imprononçable. Il vivrait là, à ce qu'on dit, entouré d'une marmaille. La crasse, le Tiers-monde, les amibes... ça lui a toujours plu. »

J'ai demandé des précisions. Elle a été incapable d'en fournir. J'ai eu l'impression qu'elle mentait, pour me faire mal. A un moment, elle a eu cette phrase étrange : « Tu es tout de même beaucoup moins belle que moi ! Tu m'as déçue en grandissant, je m'attendais à mieux. »

Je me suis sentie dans la peau d'une génisse recalée à la foire agricole du comté. J'ai réclamé les affaires de Daddy, quelques objets personnels à titre de souvenirs. Elle a affirmé avoir tout jeté, même les photos.

J'ai abrégé mon séjour. Le lendemain je rentrais à Paris. C'était la dernière fois que je la voyais. Deux semaines plus tard, elle trouvait la mort dans l'incendie du chalet. Le rapport des pompiers estimait qu'elle s'était endormie dans son lit, une cigarette à la main.

Mais des rumeurs ont couru, invérifiables. Au village, certains ont prétendu avoir vu mon père rôder autour de la maison à la tombée de la nuit. D'autres encore, ont évoqué l'action d'un groupe d'extrémistes puritains genevois que le comportement de ma mère révoltait au plus haut point.

De toute évidence, la police n'avait pas envie de creuser ; la thèse de l'accident lui convenait.

Je suis incapable d'expliquer ce que j'ai ressenti. De la peine, du soulagement? Non, de *l'incrédulité*, je crois. Il m'a fallu longtemps pour me persuader de la réalité des faits. Aujourd'hui encore, quand le téléphone sonne, il m'arrive de penser une fois sur cinq que c'est ma mère qui appelle.

J'avais vingt-trois ans, j'étais orpheline. Orpheline d'un criminel, d'un alpiniste, d'une bonne fée, d'une sorcière et d'une putain. Ça faisait beaucoup de monde dans un seul caveau.

Je dois avouer que, longtemps, j'ai espéré rencontrer mon père au hasard d'une rue, au Quartier Latin. J'ai même fini par me persuader qu'il me laissait des signes : un graffiti étrange sur le chambranle de ma porte, l'impression que mon studio avait été visité en mon absence, les objets déplacés... J'ai fini par réaliser que j'ignorais jusqu'à sa véritable identité. Il ne m'avait pas reconnue à ma naissance, je portais donc le nom de ma mère : Katz. J'étais la fille de deux étrangers. Des égarés. Un fuyard perpétuel et une rêveuse impénitente.

Comme toutes les filles élevées principalement par un homme, j'étais considérée comme un garçon manqué. Mes congénères me jugeaient peu féminine. Elles me reprochaient de ne pas exceller dans ce qu'elles considéraient comme des activités essentielles : le shopping, les ragots et l'adhésion obligatoire au club Jane Austen. Les garçons, eux, appréciaient mon absence pathologique de pudeur, ma façon d'aller droit au but, et mon incapacité à sangloter.

Plus tard, ces mêmes caractéristiques me furent reprochées par les hommes que je fréquentais avec autant de force qu'elles avaient été louées dans le passé. Allez donc y comprendre quelque chose.

A Paris, les choses ont commencé à se dérégler. J'avais beau essayer de vivre comme toutes les filles de mon âge, arrivait toujours un moment où le passé me rattrapait. Daddy m'avait laissé la paranoïa en héritage. Le virus de la méfiance chronique voyageait dans mon sang, dans ma tête. Peu à peu, tout m'a paru suspect : les copains, les copines... les amants. Chaque fois que je quittais ma chambre, je photographiais mentalement les lieux. J'allais même jusqu'à noter la distance exacte séparant un livre du pied de la lampe de chevet, je mesurais l'entrebâillement des tiroirs : *3 mm*, ou l'angle que formait ma chaise avec le bureau... A mon retour j'effectuais les vérifications d'usage. Il arrivait qu'elles ne concordent pas. *Le tiroir était trop entrebâillé, la chaise avait été déplacée d'un demi-centimètre...* L'évidence s'imposait : on profitait de mon absence pour se livrer à une fouille en règle de mes affaires. Il ne s'agissait pas de voleurs à la tire, ou de ce que les Français nomment des « rats d'hôtel », puisque mes mystérieux visiteurs ne touchaient jamais à l'argent liquide que je laissais intentionnellement en vue.

J'ai mis en pratique ce que Daddy m'avait enseigné au sujet des filatures. Utilisant tous ses « trucs », j'ai remarqué que trois individus se retrouvaient fréquemment dans mon sillage. Une femme et deux hommes. Ils utilisaient une fourgonnette en guise de vestiaire, s'y changeaient plusieurs fois par jour pour changer d'apparence, et recommençaient à me suivre déguisés en ouvrier maçon, en facteur, en clochard... J'ai compris que je n'étais pas folle et qu'il s'agissait sans doute d'agents du FBI ou de la CIA m'espionnant dans l'espoir que je les mène à mon père.

Et puis... et puis – plus grave – je me suis demandé si les garçons avec qui je partageais parfois mon lit n'étaient pas, eux aussi, des agents dont la mission consistait à s'infiltrer dans ma vie privée avec l'idée de m'arracher des secrets sur l'oreiller. Mon séjour parisien

s'en est trouvé gâché. J'ai perdu le goût des études, cette vie de bohème m'a paru vaine et fausse. Une comédie pour gosses de riches qui s'amuse à jouer à l'artiste pauvre tout en sachant que leur père, gros actionnaire d'un consortium bancaire, leur trouvera les commandes dont ils auront besoin le moment venu... ou, dans le pire des cas, leur offriront une galerie de peinture où ils pourront exposer les œuvres des copains... moyennant 60% des ventes.

J'ai bricolé à droite et à gauche, puis, sur un coup de tête, décidé d'émigrer aux États-Unis. Je voulais changer de vie, *réussir*, or – bien qu'ils prétendent le contraire – la plupart des Français détestent le succès. Si vous ne gagnez pas d'argent, vous êtes à leurs yeux un pauvre type ; si vous en gagnez vous êtes forcément un salaud. Les Américains, eux, glorifient le succès. Chez eux, si vous ne gagnez pas d'argent vous êtes toujours un pauvre type, mais si vous en gagnez, vous devenez un dieu.

Pour toutes ces raisons, imitant en cela la plupart des jeunes de ma génération, j'ai décidé de m'expatrier.

En fait non, *je mens*. Je suis partie avec l'arrière-pensée de fouiller dans les archives des années soixante et de retrouver la trace de mon père parmi les activistes du *Weather underground*. Je voulais savoir qui il avait été, ce qu'il avait fait... Quelles motivations l'avaient amené à épouser la cause des terroristes.

C'était une manière de le maintenir en vie, de garder le contact.

Une fois sur place, les choses sont allées beaucoup trop vite et j'ai dû renoncer à mes velléités d'enquête. Le succès m'est tombé dessus sans prévenir, et puis...

Et puis les ennuis également.

De gros ennuis. Mais j'y reviendrai plus tard.

En l'espace de cinq ans, je suis devenue une décoratrice super branchée, je faisais partie de l'écurie de *Madame Lucille*. Je sais, présenté de cette manière ça fait un peu mère maquerelle, mais *Madame Lucille* — dont le vrai nom était en réalité Sue Ellen Prueflower — décorait les appartements des millionnaires

américains de la côte Est. *Elle aimait beaucoup mon travail...* c'est du moins ce qu'elle affirmait, mais par-dessus tout, il lui plaisait que je sois à demi française. Cela ajoutait au lustre de l'entreprise. J'ai fini par découvrir qu'elle me présentait à ses clients sous l'aspect d'une authentique jeune baronne ruinée dont les ancêtres avaient été guillotines lors de la Révolution. A l'entendre j'étais pratiquement née sur les marches du trône et fait mes premiers pas dans les jardins du château de Versailles. Le sang qui coulait dans mes veines était du même bleu que celui du drapeau américain.

« N'ayez pas peur de forcer votre accent français ! me répétait-elle. C'est si charmant. Ça plaît beaucoup aux clients. »

Cela m'exaspérait. *Je n'ai pas d'accent.* Mon père était natif du Vermont (du moins l'affirmait-il), et j'ai toujours parlé parfaitement américain.

Néanmoins, nos chers clients avaient une vue très partisane de la France. Elle se résumait à une suite de théorèmes inébranlables qu'il m'a fallu assimiler :

1) Tous les Français s'habillent en haute couture et boivent du champagne au petit déjeuner. Cultivés, snobs, décadents, portés sur les perversions sexuelles.

2) les Parisiens dilapident leur argent en fêtes somptueuses. Ils vénèrent chaque année la guillotine et ses massacres lors d'une bacchanale dénommée *Prise de la Bastille*.

3) La culture française produit des films en noir et blanc strictement incompréhensibles et des romans ennuyeux auxquels ils font sans cesse référence sans jamais les avoir lus.

En dépit de ces défauts, les Frenchies paraissent formidablement doués pour la décoration d'intérieur ; il n'y a qu'à voir ce qu'ils ont su faire de Versailles, de Chambord ou de Chenonceau. Et puis, transformer un simple derrick en Tour Eiffel, ça relève du coup de génie, non ?

Madame Lucille attendait que je me conforme à cette image. Un peu lâchement, je me suis pliée à la comédie. Je voulais faire mon chemin, acquérir assez de notoriété pour fonder ma propre boîte...

A cette époque, comme on dit, j'avais les dents qui rayaient le parquet. Hélas, ça ne s'est pas du tout passé comme je l'espérais.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir que Lucille était... *bizarre*.

Nous travaillions ensemble depuis plus d'un an quand elle m'a invitée à passer un week-end, dans sa maison, dans les environs de Poughkeepsie, comté de Dutchess, Etat de New York. J'ai pris la route avec une pointe d'appréhension car mon instinct avait brusquement actionné le signal d'alarme, sans que je puisse clairement en déterminer la raison.

La baraque se situait à proximité de Locust Grove, avec vue directe sur l'Hudson. On était en janvier, il faisait – 10°, et je me serais bien passée d'une telle équipée.

Poughkeepsie est ce qu'on appelle une banlieue « chic », du moins ça l'était à l'époque. La demeure de Lucille détonnait carrément par rapport au style classique colonial Nouvelle-Angleterre des habitations environnantes. On avait l'impression qu'un énorme vaisseau spatiale, victime d'une brusque panne de moteur, s'était crashé au milieu des pelouses du parc, tant son architecture était d'un modernisme outrancier, caricatural. Ce n'était pas une maison, plutôt une arme futuriste ayant échappée à la main d'un guerrier colossal, et qui avait terminé sa course en se plantant de travers dans l'herbe trop verte.

Des coups sourds m'arrivèrent, portés par le vent. En quittant ma voiture, j'ai vu trois types vêtus de combinaisons blanches, qui jetaient des livres et des meubles dans une benne à ordures vaste comme une barge de débarquement. A coups de hache, ils réduisaient des commodes Williamsburg, les crédences, les canapés Chippendale en miettes avant de les balancer dans le container. Au fur et à mesure que je me rapprochais d'eux, j'ai identifié les meubles en question. Il s'agissait de spécimens de grand prix, des meubles haute époque. Il en allait de même pour les bibelots de Waterford, vases, statuettes, pendules, porcelaines Royal Doulton...

Ce carnage m'a paru incompréhensible et alarmant, et je me suis retenue de tourner les talons.

Déjà, un majordome au crâne rasé m'accueillait à la porte d'entrée. Vêtu de blanc, lui aussi. Il s'est incliné avant de s'effacer pour me laisser entrer. Le hall était gigantesque, et totalement nu. Immaculé, dépourvu du moindre tableau, meuble ou statue. Les hautes baies vitrées avaient été aveuglées au moyen d'un film opaque (blanc comme il se doit), et ne laissaient rien voir du parc, ou de l'Hudson qui coulait en contrebas. Je suppose qu'un metteur en scène y aurait vu le décor idéal pour planter le bureau de Dieu le Père.

Le majordome m'a gentiment poussée vers une pièce attenante, une sorte de vestiaire.

– Pardonnez-moi, a-t-il murmuré, mais la couleur de vos vêtements est trop... *agressive*. Madame ne la supporterait pas. Je suis dans l'obligation de vous prier de vous changer. Vous trouverez dans ce dressing des effets à votre taille. N'omettez pas, également, de changer aussi de chaussures, et de dissimuler vos cheveux sous un turban. Ils sont trop roux, Madame pourrait en avoir un malaise.

Suffoquée, je n'ai su que dire. La porte du dressing s'était refermée, me laissant en tête à tête avec une demi-douzaine de portants auxquels pendouillaient divers ensembles allant de la toge romaine à la tunique grecques, en passant par ces curieuses robes transparentes mises à la modes par les « merveilleuses » au lendemain de la Révolution française. Inutile de préciser que toutes les étoffes étaient d'un blanc aveuglant.

J'ai pris alors conscience qu'il régnait une chaleur de haut-fourneau dans les lieux. S'agissait-il d'une blague ? D'une espèce de bizutage ? Ou bien venais-je tout simplement de pénétrer dans le cerveau de ma patronne... dans sa zone obscure, celle qu'elle cachait au public, aux clients, à ses employés ?

Au bout d'une trentaine de secondes d'hésitation, je me suis déshabillée en vitesse pour enfile une espèce de toge romaine qui avait au moins le mérite de n'être pas transparente, elle. Puis j'ai noué mes cheveux en queue de cheval avant de les enfouir sous un

turban de carnaval. « En c'est parti pour le bal costumé ! » ai-je mentalement fanfaronné. En réalité, l'angoisse me nouait les tripes. Je suis sorti de la pièce au seuil de laquelle le majordome m'attendait, imperturbable, avec le regard vide du parfait androïde.

Nous avons traversé une enfilade de pièces et de couloirs d'une effrayante nudité. Des spots, incorporés dans les plafonds, rendaient cette blancheur irradiante. Je me suis demandé si je n'allais pas être bientôt en proie à l'ophtalmie des neiges.

Lucille m'attendait dans un salon haut de plafond, meublé d'un canapé et de fauteuils en acier, aux lignes épurées. Elle portait des lunettes de soleil à verres miroirs.

Après m'avoir priée de m'asseoir, elle m'a expliqué qu'elle traversait « une crise d'épuration ». Cette demeure faisait office de médicament.

– On pourrait considérer cela comme une maladie professionnelle, a-t-elle ajouté. Une conséquence directe de mon métier de décoratrice. Je n'y puis rien, je ne supporte plus le décorum, l'entassement, la prolifération des objets... Tout ce fouillis dont nous devons remplir les appartements de nos clients me donne la nausée. La nuit, je rêve que les bibelots s'abattent sur moi en avalanche, je suis prise sous les livres, les meubles, les poteries. J'étouffe. Réellement. Je suis victime de crises d'asthme psychosomatiques. La seule chose qui me calme, et m'empêche de suffoquer, c'est la nudité de ce refuge... et l'absence de toute couleur. Depuis quelque temps, je trouve que les couleurs sentent mauvais, pas vous ? Le rouge, surtout. Et le bleu... le bleu empest le vomi. Le jaune dégage une puanteur de poisson pourri, ou de pus. Il n'y a que le blanc qui soit inodore, pur. Il me rappelle la neige dans les Adirondacks.

Sagement assise du bout des fesses sur mon fauteuil d'acier chirurgical, je suis restée silencieuse. J'ai failli lui dire que ses symptômes évoquaient ceux trahissant une tumeur au cerveau, mais j'ai préféré me mordre la langue. Etait-elle malade ? Etait-elle raide dingue ? voire les deux à la fois ?

– Voilà pourquoi j'ai fait vider cette maison et détruire tous mon mobilier, a-t-elle conclu. J'avais parfois l'impression que les meubles m'encerclaient et s'approchaient de moi en catimini pour m'écraser, dès que je cessais de les surveiller. Les armoires surtout. Les armoires sont des meubles sournois, faussement amicaux. Il faut s'en méfier. Elles peuvent se laisser tomber sur vous de toute leur hauteur pour vous écraser. Elles le font consciemment, pour se venger d'être condamnées à abriter nos oripeaux dans leur ventre.

Inutile de vous préciser que le week-end a été une torture. Au dîner, on nous a servi des blancs de poulets et, en guise de boisson, du lait glacé. Mon mutisme ne gênait nullement Lucille qui, continuant son babillage, faisait les demandes et les réponses.

De retour au salon, elle m'a conviée à une partie d'échecs. Le problème c'est que toutes les cases de l'échiquiers, ainsi que les pièces, étaient blanches. Je me suis très vite embrouillée.

– Echec et mat ! a finalement proclamé Lucille avec une joie enfantine, et légèrement malsaine.

Tout à coup, une mouche a voleté à travers la salle, se posant ici ou là. Ce petit point noir qui trotтинait sur les immenses surfaces immaculées des murs la plongea dans l'hystérie.

Il fallut que le majordome monte à l'assaut, bombe insecticide au point, pour neutraliser le minuscule insecte. Quand, enfin, la mouche succomba au nuage de gaz toxique qui menaçait de nous faire subir le même sort, Lucille se mit à hurler : « Emportez-la ! Emportez-la ! Je vais avoir ma crise... »

Effectivement, elle se mit à suffoquer, et ne put recouvrer un rythme respiratoire normal qu'après avoir eu recours à l'un de ces vaporisateurs qu'utilisent les asthmatiques.

Durant cette pantomime j'étais restée sur mes gardes, m'attendant à tout moment à ce qu'une porte s'ouvre à la volée et qu'une ribambelle d'inconnus en tuxedo envahissent la pièce ; hurlent de rire, puis se mettent à brailler : « On vous a bien eue ! Ah ! la tête que vous faisiez ! » Mais cela ne s'est pas produit.

Plus tard, couchée sur un futon, dans une chambre nue, j'ai passé la nuit à fixer la poignée de la porte.

Au breakfast on m'a servi du lait – chaud cette fois – du pain blanc et du yaourt. Lucille ne s'est pas montrée. Le majordome m'a annoncé tout à trac qu'il était temps pour moi de prendre congé. Me raccompagnant jusqu'au seuil, il a ajouté :

– Vous comprenez bien que rien de ce que vous avez vu ne doit sortir d'ici, n'est-ce pas ? Madame a fait preuve d'une grande confiance ou vous révélant ce secret, ne la décevez pas.

Cela ressemblait davantage à une menace qu'à une prière. J'ai regagné New York en proie à un malaise grandissant. Mon instinct me soufflait que j'étais désormais en danger.

Je ne me trompais pas, le couperet n'allait plus tarder à tomber, et ma tête à rouler dans le panier.

Le lundi suivant, quand Lucille se présenta à l'agence, elle joua avec brio son rôle de patronne survoltée, mais j'étais désormais capable de discerner les failles de son personnage à certains de tics trahissant ses dégoûts, ainsi la façon qu'elle avait de se boucher le nez lorsqu'on la mettait en présence de certaines couleurs, ou ses suffocations d'asthmatique quand elle pénétrait dans une pièce trop meublée. Quand cela se produisait, elle se cramponnait à mon bras, m'enfonçant ses ongles dans la chair, jusqu'au sang.

Et puis les choses se sont dérégées. Peut-être parce que son état mental se dégradait plus vite que prévu.

Un beau matin, la foudre m'est tombée dessus sous la forme de deux flics tambourinant à la porte de mon appartement. Trois minute plus tard, menottée, j'étais embarquée au poste sous l'inculpation de vol qualifié.

J'appris avec stupeur que Lucille m'avait officiellement accusée d'avoir subtilisée une statuette de grande valeur pour la remplacer par une copie. Il s'agissait d'un marbre d'une trentaine de centimètres, une *Diane au bain*, attribuée à un élève de Rodin mais portant la signature du maître, selon l'usage en vigueur à l'époque. Cette petite bonne femme aux cuisses rondelettes (qu'on taxerait aujourd'hui de pré-obésité) valait une fortune. Elle figurait au

catalogue des objets dont je devais saupoudrer le décor d'un luxueux penthouse de la Cinquième avenue. On lui avait substitué un faux grossier.

Sa disparition m'expédia en prison. La liberté sous caution me fut refusée sous prétexte que je pourrais fuir le pays en emportant un butin dont je me refusais à révéler la cachette.

Je me retrouvai donc, du jour au lendemain, dans un dortoir encombré de lits de fer superposés, et où croupissaient une cinquantaine de femmes condamnées à des titres divers allant de l'infanticide au meurtre qualifié, en passant par le vol, la prostitution et le deal de substances illégales.

Je ne nierai pas avoir éprouvé un choc désagréable lorsque ces cinquante paire d'yeux malveillants se fixèrent sur moi. Ma première pensée fut que l'enseignement de mon paternel allait enfin me servir à quelque chose.

L'après-midi même, une mégère tatouée de la tête aux pieds tenta de me coincer dans les toilettes. D'un revers de coude je lui cassai le nez. Le lendemain, elles se mirent à trois pour me punir. Je frappai la première à la rotule gauche, lui pliant le genou dans le mauvais sens, puis j'arrachai le lobe de l'oreille droite de la seconde. La troisième prit la fuite.

A partir de là, je bénéficiai d'une paix royale. La rumeur circula que j'étais « une tueuse », une ancienne des Navy Seals, que j'avais des copains à l'extérieur qui, à l'occasion, pouvaient exercer des représailles sur les familles de mes co-détenues.

J'eus également la chance d'être prise en amitié par une vieille tôle condamnée pour meurtre, et que mon don pour le dessin plongeait dans l'admiration.

C'était une femme noueuse, impressionnante de dureté, et dont les autres avaient peur. Je passai donc le reste de ma détention à faire les portraits de mes compagnes, ceux de leurs gosses ou de leurs amants. Je travaillai d'après les clichés salis qu'elles conservaient précieusement dans leurs affaires. Comme je ne réclamais rien en échange de mes travaux, je fus très vite considérée comme une sainte, et plus personne ne me chercha

noise. Cela dura dix mois. Jusqu'à la date d'un procès qui me rendit la liberté.

Tout ce que j'avais gagné depuis cinq ans passa dans les poches de mon avocat, un rusé renard qui réussit à obtenir le non-lieu en s'appuyant sur un vice de procédure. Je me retrouvai libre, certes, mais ruinée, avec une réputation en miettes. C'était très exactement ce qu'avait souhaité Lucille. Je savais qu'elle avait volé la statuette pour se débarrasser de moi. J'étais devenue trop connue. La Jet-set ne jurait plus que par Mickie Katz *la plus new-yorkaise des Frenchies*. J'avais fini par faire de l'ombre à ma patronne, la réduisant au rôle de simple comptable. Avidée de domination, Lucille ne pouvait le tolérer. Par-dessus tout, elle craignait que j'ouvre ma propre boîte, emportant sa clientèle. Ces derniers temps j'avais pris une telle importance que mon travail assurait 60% des rentrées de l'agence. En proie à une jalousie pathologique, Lucille avait préféré tuer la poule aux œufs d'or plutôt que de se voir reléguée au second plan. Son arnaque avait fonctionné à merveille. Flinguée, carbonisée, je ne trouvai d'emploi nulle part. La réapparition de la fameuse statuette — expédiée anonymement à son propriétaire — ne fit qu'aggraver les choses. J'étais devenue suspecte.

Quelque part, cette lamentable péripétie m'avait réveillée à un moment où j'étais en train de prendre la grosse tête, elle avait donc un côté bénéfique. Pour me consoler, je me répétais souvent, le soir, en attendant le sommeil, que ma disgrâce m'avait évité de devenir une seconde Madame Lucille.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Un an après ma libération, Lucille se jeta du haut de son balcon, c'est-à-dire du 15^e étage de la résidence qu'elle occupait en semaine à Time Square. Elle n'avait laissé aucun message pour expliquer son geste. Par bonheur, à l'heure de son suicide, j'exerçais mon job de barmaid dans une boîte de Miami Beach, en présence d'une centaine de témoins ; ce qui m'épargna les soupçons de la police.

Je pense que Lucille ne supportait plus les hallucinations dont elle était victime, et qu'elle a préféré mettre fin aux souffrances que lui infligeait sa tumeur au cerveau.

C'est une explication qui en vaut une autre. Il n'est pas impossible, non plus, que son majordome, las de subir sa tyrannie, l'ait poussée dans le vide...

Dans le petit monde de la Jet-set, une rumeur circula : *j'avais fait liquider ma patronne*. En tant qu'ancienne tôleuse, je bénéficiais d'accointances avec le « milieu ». De simple voleuse je me métamorphosai dangereuse criminelle, quelqu'un qui pouvait mettre un contrat sur votre tête si vous aviez le malheur de lui chercher noise. Il devint hors de question de m'approcher. Une sacrée tache sur mon CV !

Quand j'ai quitté New York j'étais professionnellement carbonisée. Je devais m'estimer heureuse d'avoir échappé à la prison, c'était le seul point positif de cette triste histoire. Personne n'aurait misé un dollar sur moi. Personne... *sauf l'agence 13*.

Je croupissais dans un motel de Laurel canyon, aux abords d'Hollywood, couvant le vague espoir d'être engagée comme troisième assistante décoratrice sur un plateau de tournage, quand une carte de visite a été déposée à mon nom, à la réception. Du côté face, elle était d'un noir mat, frappée d'une seule inscription : **AGENCE 13**, du côté pile, elle était gris foncé, avec, en cursive étirée, cette phrase sibylline : *Les paradis inhabitables*.

La première fois que j'ai poussé la porte de l'Agence 13 j'ai eu l'impression de passer de l'autre côté du miroir, comme *Alice aux pays des merveilles*, sauf que dans mon cas le livre aurait plutôt dû s'intituler *Mickie aux pays des Cauchemars*. A l'époque je ne le savais pas, je croyais encore avoir touché le fond de la piscine, les deux pieds coulés dans un bloc de ciment, comme les témoins gênants, jadis. J'étais persuadée qu'il ne pourrait rien m'arriver de pire. Je me trompais. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait.

Le pire aujourd'hui, si c'était à refaire, c'est que sachant ce que je sais, je ne suis pas certaine que je refuserais. Et cela me fait peur.

(A suivre)

Découvrez les aventures de Mickie Katz au sein de l'AGENCE 13 en version numérique sur le site des éditions 12/21 :

Dortoir interdit

Ceux d'en-bas

Le chat aux yeux jaunes

La stratégie de l'écureuil (mise en ligne en Mars et Juin)

Territoires Hautements Hostiles (mise en ligne en Septembre et janvier 2018)